

MUNCHEN, Dominique- Constantin , fils de Nicolas Munchen, notaire et juge de paix, et de Frédérique Liest, est né à Dudeldorf , le 26 juin 1763. Après avoir terminé avec succès ses humanités et sa philosophie au collège de Luxembourg il alla suivre à Trèves les cours de Théologie. Il était déjà prêtre en 1788 lorsqu'il fut proclamé primus au concours ouvert pour la collation des cures.

La même année il fut nommé pro-recteur et professeur de théologie au séminaire filial de Luxembourg où il donna les cours de Théologie pastorale et d'éloquence de la chaire.

Lorsque deux ans plus tard cet établissement fut supprimé, Munchen avait dessein d'aller à Vienne continuer sa carrière; mais il renonça à ce projet par amour pour ses parents qu'il ne voulait pas quitter pour s'établir si loin d'eux. Il accepta en conséquence la cure de Schanckweiler, près d'Echternach, et la dirigea de 1791 à 1793; de là il passa à celle de Diekirch qu'il administra pendant dix ans.

A Diekirch comme à Schanckweiler il ne borna pas ses occupations aux soins pastoraux, il voulut encore vouer ses loisirs à l'éducation et à l'instruction de la jeunesse qui forma toujours un des objets principaux de ses sollicitudes. Ce fut lui aussi qui, au rapport de M. l'abbé Engling, planta le premier cérisier à Diekirch.

Lorsqu'en 1798 la Kloeppels-armée s'avancait de Hosingen pour se porter sur Luxembourg, le curé Munchenen, appréciant ce qu'il y avait de téméraire dans l'entreprise de cette troupe improvisée et fanatisée par sa haine contre les novateurs, crut remplir un devoir patriotique en allant au-devant du chef Jules de Rousseaux, pour lui représenter les dangers de son aventureuse expédition. Il chercha à le détromper sur la nouvelle prétendue du départ de l'armée française ainsi que le retour des autrichiens, et le conjura de ne point tenter de pénétrer de force dans Diekirch dont les portes lui étaient fermées. Mais de Rousseaux, qui n'avait qu'une vingtaine d'années, répondit aux sages paroles du bon prêtre qu'il n'entendait aucunément contraindre les habitants de Diekirch à suivre le mouvement qu'il était fier de diriger, ni même à recevoir sa troupe qui n'avait besoin de rien; puis il continua sa marche vers Ettelbruck où il apprit non seulement que les autrichiens n'avaient point paru autour de Luxembourg, mais encore qu'une colonne française se portait sur Diekirch et Weiswampach, et qu'elle faisait en ce moment une halte à Mersch. A cette nouvelle, le chef, après avoir pris l'avis de son conseil, ordonna la retraite, et son armée fut dissoute en un clin d'oeil.

En 1803 Munchen rentra dans l'enseignement: il fut nommé directeur de l'école secondaire qui, de 1808 à 1817 prit le nom de collège de Luxembourg. Pendant cette période d'années il a exercé une grande influence sur la renaissance des bonnes études dans cet établissement, et laissé dans le coeur de ses élèves le souvenir ineffaçable de ses talents, de son dévouement à l'instruction et de son attachement à la jeunesse.

Pendant les premières années, il fut chargé de la Syntaxe, donnant quatre heures de leçon par jour, et remplissant en outre, soir et matin de 6 heures à 7, les devoirs de répétiteur.

Après le départ du professeur Halle en 1806, Munchen obtint les chaires de rhétorique et de philosophie. Il avait alors cinq heures de leçon par jour. Il était là vraiment à sa place. Son organe sonore et infatigable, de même que son âme chaleureuse captivaient également l'attention de son auditoire. Ses leçons étaient données en latin, langue qu'il maniait avec la plus étonnante facilité. Il excellait surtout dans l'analyse des beaux morceaux oratoires. Dépouillant l'argumentation de tous ses ornements, il commençait par réduire la thèse à sa plus simple expression, à l'état de squelette logique, et il en développait ensuite toutes ses ramifications. Il appréciait la valeur et la portée de chaque proposition, l'une après l'autre; puis enfin il reconstruisait la phraséologie oratoire en prenant pour point de départ la thèse primordiale dans sa simplicité native, qu'il revêtait successivement des formes élégantes qu'avaient su lui donner l'imagination et la verve de l'auteur. Il ne voulait être qu'appréciateur du raisonnement, ne s'attachant pas à la froide traduction qui devait naturellement être sue d'avance: il développait les mouvements oratoires et s'attachait à relever jusqu'aux moindres nuances des beautés littéraires.

Ses cours étaient suivis avec avidité, et le silence le plus religieux y régnait; aussi son ascendant irrésistible sur le coeur de ses élèves a-t-il formé une pépinière de jeunes gens qui à leur tour se sont fait un nom distingué par leurs connaissances.

Munchen, qui était né pour être professeur, fut apprécié par le gouvernement des Pays-Bas qui ne tarda pas à lui confier, dès l'organisation des Universités dans les Provinces méridionales, une chaire de philosophie à la faculté des lettres de Gand. Le 28 mars 1818 il ouvrit son cours par un discours latin qui électrisa son nombreux auditoire. Mais il était bien près de son déclin; c'était comme les derniers rayons du soleil couchant; mais ces rayons avaient encore un éclat vif et bienfaisant.

Munchen a été assidu à son devoir jusqu'à son dernier jour; il est mort pour ainsi dire en chaire, puisque très peu de jours avant son décès il donnait encore ses leçons comme à l'ordinaire, malgré les conseils de

ses amis et de ses collègues qui ne cessaient de l'engager avec les plus vives instances à prendre quelque repos. Il expira tranquillement à Gand, le 16 décembre 1818, la première de son professorat. Le professeur Mahne a prononcé son éloge funèbre.

A. Neyen: Biographie luxembourgeoise